L'Iconographie du Cœur de Jésus.

Les Cœurs-reliquaires de la Vraie-Croix.

Durant tout le Moyen-Âge, l'art du reliquaire fut le triomphe de l'orfèvrerie française ; dès le premier, le plus solennel des actes de la monarchie, dans le texte de la Loi Salique, les Francs se font déjà, près du Christ auquel ils se donnent, un grand mérite de ce qu'ils recouvraient d'argent, d'or et de gemmes précieuses les ossements des Martyrs que les Romains avaient mis à mort.

Ces reliquaires des saints, ils eurent au cours des siècles toutes les formes : châsses en façon d'églises, coffres, tombeaux, bustes et têtes de saints, bras-bénissant, monstrances ou pyxides à jour, médaillons de toutes grandeurs etc. Les reliques de la Passion du Sauveur furent aussi gardées en des custodes de formes très variées, seule la Vraie-Croix reçut, très souvent, pour ses innombrables fragments, deux types de reliquaires qui lui furent particuliers. D'abord, et c'est tout naturel, ses menues parcelles furent enfermées en des croix de métal précieux, ainsi que le prouve, dès le VIe siècle, la splendide croix d'or à deux branches envoyée pour la royale moniale de Poitiers, sainte Radegonde, par l'Empereur Justin II. Puis, à partir des derniers siècles du Moyen-Âge, la Vraie-Croix du Sauveur fut quelquefois enclose dans l'image même de son Cœur.

Ces derniers seuls, parmi les reliquaires, nous intéressent ici, et, pour assez rares qu'ils soient, ils n'en sont que plus intéressants à étudier.

SACRÉ-CŒUR RELIQUAIRE DU CHÂTEAU D'OYSONVILLE (E.-et-L.) XVIIe s.

Je dois à l'obligeante amitié du propriétaire de ce si intéressant objet, M. le Comte François de Rilly, une excellente aquarelle qui, réduite au trait, permet de l'étudier ici.

L'extérieur en est constitué par une épaisse plaque de cristal gravé. Elle est placée sur le devant d'un de ces petits meubles qu'on appelle d'ordinaire « encoignures » parce que, construits sur un plan triangulaire, ils sont destinés à meubler des angles d'appartement.

Celui du château d'Oysonville est en marqueterie de bois de rose et d'origine probablement lombarde. Plusieurs érudits l'attribuent au milieu du XVIIe siècle.

Je ne vois guère sa place primitive ailleurs que dans l'oratoire privé d'un prélat, d'une abbesse ou de quelque dame de haut rang.

La plaque de verre recouvre un Sacré-Cœur peint en carnation, sur soie blanche, et duquel s'échappe une gloire faite de dix-neuf faisceaux de rayons qui sont en fil d'or tressés. Du haut du Cœur sortent des flammes de pourpre au milieu desquelles s'érige une croix de soie contenant un fragment de la Vraie-Croix. Au-dessus d'elle, l'inscription :

SANCTAE CRUCIS CHRISTI

Reliquaire en cristal et broderie du château d'Oysonville (Eure-et-Loir).

Autour du Cœur de Jésus ces autres mots :

PECCATORUM DOLORIBUS OPPRESSUM COR JESU

AMORE NOSTRI IN CRUCE MORTUUM COR JESU

Les guirlandes de fleurs, ainsi que les Instruments de la Passion que des Angelots naïfs portent dans des corbeilles, sont peints sur la soie ; les cornes d'abondance et les glands du sommet sont en fils d'or tressés, ainsi que le monogramme du nom de Jhesus, I H S, au pied duquel se tient en hommage un petit cœur fidèle enflammé.

Tout le reste du décor est très finement gravé sur la glace de cristal qu'enserre un filet sombre.

La hauteur totale de l'ensemble atteint 0^m, 42 et la largeur, à la base est de 0^m, 34.

Certes, la perfection du goût italien qui a présidé à la décoration de ce reliquaire peut être contestée ; l'amour du compliqué, du « tarabiscoté », pour parler comme Huysmans, le maniéré, en sont assurément inartistiques. Seul le Cœur rayonnant de Jésus, assez stylisé, est remarquablement traité ; on sent qu'en Lui se concentre toute l'idée ; aussi la main de l'artiste, qui sert une conception un peu puérile dans l'entourage ornemental, donne tout-à-coup un dessin plus ferme dès qu'elle commence à tracer les contours de l'objet divin.

Il n'en reste pas moins que l'ensemble est fort riche et que le reliquaire de M. le Comte de Rilly est un précieux document sur l'époque à laquelle il appartient. Nous allons voir, en remontant un peu dans l'échelle des âges, qu'en France et en Angleterre, la même pensée si logique d'unir la Vraie-Croix au Cœur du Sauveur avait donné lieu, beaucoup plus tôt, à de remarquables œuvres d'art.

CROIX PECTORALE D'UNE ABBESSE DE FONTEVRAULT, DIOCÈSE DE POITIERS XVIe siècle.

Cette croix d'argent, de provenance locale, appartenait à la fin du XIXe siècle au curé de Lencloître (Vienne) qui la céda ensuite au collectionneur poitevin, M. le chanoine Ripault, chez qui j'en ai pris le dessin.

Croix pectorale de Lencloître (Vienne).
XVIe siècle – Grandeur réelle.

Lencloître-en-Gironde, gros bourg placé entre Loudun et Châtellerault fut, depuis le XIIe siècle jusqu'à la Révolution, un des plus importants prieurés de la célèbre abbaye royale des Bénédictines de Fontevrault, située à sept lieues de distance. Il est infiniment probable que la croix pectorale figurée ci-contre fut celle de l'une des abbesses de la grande abbaye.

Sa date, milieu du XVIe siècle, coïncide avec le début de cette illustre suite des sept grandes abbesses, toutes issues de la Maison royale de France, qui tinrent successivement, et fort dignement, la crosse de Fontevrault ; et la fleur de lys du pied de la croix porte, d'elle-même et très vraisemblablement, à l'attribuer à l'une d'elles[1].

Au centre, un médaillon figurant le Cœur de Jésus contenait la relique ; autour, la couronne d'épines entrelace ses branches et caractérise encore le Cœur figuré. Sur les bras de la Croix, se lisent les mots du *Vexella Regis* de saint Fortunat de Poitiers :

[1] Soit à Renée de Bourbon (1491-1534), soit à Louise de Bourbon (1534-1575).

O CRUX AVE, SPES UNICA.

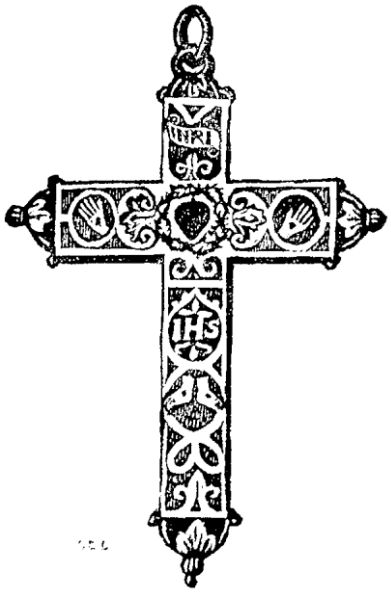
Si nous ne savions que les abbesses — comme aujourd'hui encore la plupart des supérieurs de congrégation qui ne sont pas prêtres — bénissaient leurs sujets avec une relique de la Vraie-Croix, l'inscription de la croix de Lencloître suffirait à nous renseigner sur la nature de la relique contenue jadis en elle.

À sa base, un petit tenon qui descend d'un cartouche de style Renaissance permettait d'ériger la croix sur un thabor ou socle percé d'un trou, pour l'exposer à la vénération.

Voilà donc un second exemple du Cœur de Jésus reliquaire de la Vraie-Croix.

CROIX PECTORALE DU DERNIER ABBÉ DE COLCHESTER. — XV-XVIe siècle.

Le Révérendissime abbé bénédictin de Buckfast, en Angleterre, a reçu dernièrement du fils de lord Clifford une croix pectorale ancienne dont l'ornementation ciselée est, par elle-même, fort intéressante[1]. De plus elle est une véritable relique puisqu'elle fut jadis portée par Thomas Becke, dernier abbé de saint Jean-Baptiste de Colchester, mis à mort, en décembre 1539, pour avoir refusé le serment schismatique de suprématie que le roi Henri VIII exigeait.



Croix pectoral du dernier abbé de Colchester. XVIe siècle.

Sur la face principale que je reproduis ci-contre, le centre de la croix est occupé, comme sur celle de Lencloître, par un Cœur entouré de la couronne d'épines ; aux deux bouts de la branche transversale, deux médaillons contiennent l'image des mains percées ; le monogramme I H S occupe la place du corps divin et les deux pieds vulnérés sont, comme les mains, à leur place normale sur la croix.

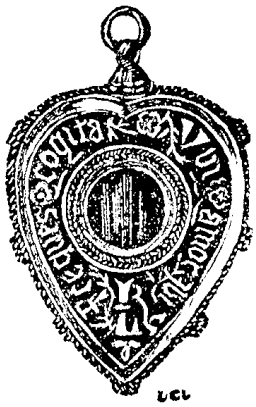
[1] Cet intéressant bijou m'a été tout d'abord signalé par M. l'abbé Lagrillère, de Bourges et c'est à l'obligeante complaisance de Dom J. Stéphan, directeur de la Revue « Chimes » que je dois de pouvoir la reproduire ici. Respectueux remerciements à l'un et à l'autre.

Sur l'autre face du bijou, tous les autres emblèmes de la Passion : la colonne et les cordes, les clous, la tenaille et le marteau, le coq et les dés.

Ainsi, sur la croix abbatiale de Colchester comme en de très nombreuses sculptures ou peintures anglaises d'entre 1480 et 1530, le Cœur de Jésus apparaît comme le centre, non seulement des Cinq-Plaies, mais de toutes les souffrances du Rédempteur en sa douloureuse Passion.

CŒUR-RELIQUAIRE XVe SIÈCLE DE L'ANCIENNE COLLECTION FILLON (VENDÉE).

Je donne ici l'image d'un bien joli bijou du XVe siècle mais qui, je le dis franchement dès l'abord, ne porte pas un caractère spécifique assez précis.



Cœur reliquaire de l'ancienne collection Fillon. XVe siècle.

Il fut exposé en 1878 à l'Exposition Universelle de Paris, et, dans un article de la *Gazette des Beaux Arts* (Octobre 1878, p. 561), Alfred Darcel le signala en ces termes :

« Un bijou exposé par Mlle Gabrielle Fillon, un petit cœur entouré de l'inscription philosophique en lettres du XV° siècle :

Ubi amor ibi frequens cogita(tio), et portant à sa pointe le monogramme L R ».

À lire ces lignes, on ne peut que songer à un bijou profane, et la pensée l'assimile de suite à ces cœurs que l'on porte aujourd'hui si nombreux, avec l'image, ou les cheveux, d'un être disparu et plus ou moins vivement regretté. Pourtant, rien ne peut nous donner l'assurance que nous soyons plutôt en présence d'un médaillon ceinturé de la cordelière de veuve que du reliquaire pieux d'un membre du tiers-ordre franciscain serti de la corde à nœuds des fils de saint François, et nous savons qu'un très grand nombre de hauts seigneurs et de nobles dames d'alors étaient membres de ce tiers-ordre.

Je crois même que la cordelière, en tant qu'insigne héraldique de viduité, est d'adoption quelque peu postérieure au reliquaire Fillon ; et quand à « l'inscription philosophique » qui nous assure que « là où est l'amour s'en va fréquemment la pensée », elle a tout aussi bien pu, dans l'esprit de l'époque, avoir un sens religieux qu'un sens

profane ; les mêmes emblèmes et le même vocabulaire ont si souvent alors servi l'amour spirituel et l'amour humain,

Dans le prochain fascicule de cette Revue, je publierai l'image du motif central de la bannière des Confrères du Christ-Noir de Carthagène, en Espagne ; on y voit une grande image du Cœur de Jésus, sommé de la couronne d'épines et dans lequel sont contenus les cœurs des trente-trois membres de la Confrérie. Autour du Cœur Divin, et le bordant tout comme sur le bijou Fillon, on lit une inscription ; elle porte : *Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit*. Là où est votre trésor, là sera votre cœur.

Et ces paroles sont si peu différentes de celles du reliquaire Fillon qu'elles autorisent à penser, et presque à croire, que les deux cœurs qu'elles entourent de part et d'autre sont de la même et divine nature.

Pour mettre les choses au pis, j'ajoute que, lors même que le médaillon cordiforme qui nous occupe aurait un sens profane incontestable, il valait d'être publié ici, comme terme artistique de comparaison, avec les reliquaires certains qui précèdent.

LE CŒUR-RELIQUAIRE DE L'INVENTAIRE DE CHARLES V. - XIVe SIÈCLE.

Quels sont maintenant ces cœurs, joyaux infiniment précieux, qui furent cités, à la fin du XIVe siècle, dans l'Inventaire de 1379 du trésor de Charles V, roi de France ?

2.500 — *Item, ung cueur d'or esmaillé de rouge cler : ou dedens est ung crucifiement de Nostre Dame.*

.....

2.930 — *Item, ung autre reliquiaire ou il y a ung roi et une royne qui soustiennent un ballay* (rubis rouge clair ou rose violacé) *en façon d'ung cueur ou il y a une croisette en laquelle il y a du fust de la Vraye Croix, et au dessoulx une grosse perle et deux esmeraudes pesant deux onces.*

Il est possible que le premier de ces cœurs ait été la figuration du cœur de Marie, et que, portant son image placée sur la croix, il ait été déjà en relation d'idée, avec ce que l'art du XVe siècle popularisera peu après sous le nom de « Passion de Nostre Dame » ?

Mais le second ?

Celui-là est expressément un reliquaire de la Vraie-Croix. Il est fait d'une pierre de très grand prix, un rubis chargé d'une croisette en laquelle repose la relique sacrée, et auquel font cortège « une grosse perle et deux esmeraudes pesant deux onces ! ».

Et le roi et la reine de France faisant ainsi acte de sujétion, élèvent en triomphe ce cœur très précieux dans lequel, comme en ceux d'Oysonville et des croix abbatiales précitées, la croix du Sauveur est enclose.

Ne serait-il point aussi l'image du Cœur de Jésus ?

Je ne vois pas bien à quel autre cœur le roi et la reine du « plus beau royaume après celui du ciel » pouvaient ainsi, sans déchoir, servir de « tenants » en la chapelle de leur propre palais ; car, en l'occurrence, il ne saurait représenter leur propre cœur ou un cœur emblématique quelconque : lequel à leurs yeux eut été digne de servir d'écrin à la croix adorable ?...

Nous n'avons plus, nous n'aurons jamais l'image du merveilleux joyau du roi Charles V, et sa perte est infiniment regrettable, mais la description de l'Inventaire de 1379 est telle, ce me semble, qu'en le contemplant à travers les vieux mots du texte, ceux qui savent ce que furent les premières représentations du Cœur de Jésus, sentiront venir tout naturellement à leurs lèvres des paroles semblables à celle de l'apôtre Pierre : « Vous êtes vraiment le Christ, fils du Dieu vivant ! ».

Et maintenant, que dire de l'idée qui fit ainsi choisir comme forme de reliquaire pour la Vraie-Croix de Jésus-Christ celle même de son Cœur ? Que dire, sinon admirer comment nos vieux orfèvres ont heureusement symbolisé par là l'amour effectif du Christ-Sauveur, qui, parti de son Cœur, « pour nous autres hommes, et pour notre salut », l'a conduit à la mort de la croix ! Et aussi comment ils ont su, pour ainsi parler, donner corps à cette vérité que la Vraie-Croix n'est devenue pour nous digne d'adoration que par l'imbibition en Elle du Sang précieux venu du Cœur de Jésus, et déversé sur Elle par toutes les blessures du Crucifié.

Comme le « Vexilla Regis » c'est une sorte d'épithalame de cette union à la fois matérielle et mystique du Sang sacré et de la Croix Rédemptrice qui fit accéder celle-ci au degré divin devant lequel les fronts se courbent pour adorer.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.